

tion, sont les propres expressions de la *Revue d'Edimbourg*.

Quiconque a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre est vraiment convaincu aujourd'hui, et cet aveu protestant en fait foi en termes irrécusables, qu'il n'y a que l'intervention des passions humaines qui puisse maintenant empêcher la doctrine du savant théologien d'Oxford de converger chaque jour davantage vers le centre de l'unité catholique, pour y aboutir définitivement. Comment cette consolante espérance serait-elle déçue autrement que par l'obstacle que nous signalons, lorsqu'on entend le docteur Pusey, dans le fameux sermon qu'il a livré à l'impression, s'écrier, après avoir cité un magnifique passage de saint Hilaire, qui rend visibles et la présence réelle et la transsubstantiation : " Au lieu de nous livrer à de vaines et profanes disputes, nous devrions recueillir l'écho de ces paroles saintes, et oublier nos discordes terrestres, pour vivre dans cette harmonie et cette unité du ciel, par lesquelles nous ne sommes dans notre Seigneur qu'un en Dieu ? Plût à Dieu qu'élevés au-dessus de nous-mêmes, nous fussions placés sous l'influence du mystère de cet ineffable amour, où le Père nous attirerait à cette unité avec lui dans son Fils, qui est la perfection de l'éternelle béatitude, où volonté, pensée, affection, tout ne sera plus qu'un, parce que nous ne serons plus qu'un par la communication de sa nature divine. "

Avertissant ses auditeurs de ne pas prendre pour une innovation ce retour à l'ancienne dévotion et à l'ancien amour, le docteur Pusey, devant les chanoines et les docteurs d'Orford, assis autour de sa chaire, n'a pas craint de déplorer amèrement l'abandon de l'usage de la communion dominicale. " Je crois de mon devoir, dit-il, de faire observer que, dans ce lieu privilégié, nous abandonnons généralement ce qui nous reste et ce que notre liturgie nous enjoint encore.... Il n'en a pas toujours été ainsi ; il y a même cent cinquante ans, cette cathédrale était remarquable comme l'une de celles où, après la désolation de la grande révolte, on célébrait des communions hebdomadaires. Mais cependant, quoiqu'il faille lutter contre cette décadence, nous n'entreprendrons pas témérairement l'œuvre d'une restauration.... Une restauration véritable est l'œuvre de l'humanité, qu'il ne faudrait pas tenter, lors même que nous en aurions les moyens et que nous pourrions, à volonté, rétablir ce que nos ancêtres ont perdu par leur négligence et ce qui nous est encore interdit par nos péchés et par les leurs. Une véritable restauration religieuse doit être un bon de Dieu, qu'il faut

lui demander dans l'humilité, dans la prière, dans un esprit de mutuelle charité, avec une plus grande régularité de vie et un usage plus assidu de ce que nous possédons. "

On sait ce qu'ont répondu les gardiens de l'orthodoxie anglicane au trop véridique sermon du docteur Pusey. Le chancelier de l'université d'Oxford, le docteur Wynter, assisté de six autres docteurs de son choix, érigés en juges par le simple fait de son autorité arbitraire, a décidé à huis clos, et sans entendre le savant prédicateur dont les réponses à l'accusation auraient pu être embarrassantes, que le sermon prêché à Oxford cette année, le quatrième dimanche après Pâques, était condamnable et condamné, et que la prédication serait interdite pendant deux ans au professeur d'hébreu dans l'Université dont il est la plus grande lumière. Par cet acte d'injustice, le vice-chancelier a démontré aux moins clairvoyants l'impossibilité où l'avait placé le contradictoire d'un schisme suranné de lui répondre autrement qu'en lui fermant brutalement la bouche. Le docteur Wynter a persisté jusqu'au bout dans son despotisme universitaire ; il a refusé de recevoir une réclamation en faveur du docteur Pusey, signée par plus de deux cents membres non résidents de l'Université, c'est-à-dire ne demeurant pas à Oxford, quoique parmi tous ces noms figurassent ceux de profonds jurisconsultes et de plusieurs lords. Mais le sermon, demeuré sans réplique, n'en circule pas moins imprimé par tout l'empire britannique : les diverses langues de l'Europe le reproduisent sur le continent, et l'Amérique, où le clergé protestant se range en masse sous la bannière du puseysme, accueille avec transport l'œuvre mise au ridicule index de l'université d'Oxford.

De quelque côté qu'on tourne les yeux, à l'est et à l'ouest, comme au centre même du royaume, la suprématie spirituelle de l'Etat, le principe fondamental de l'anglicanisme, sont battus en brèche de manière à inspirer les plus sérieuses inquiétudes aux soutiens de ce monstrueux despotisme. A nous donc l'espérance.

E. D'AULT-DUMESNIL.

Citations des Journaux français.

Les Dieux.

NOMENCLATURE HOMÉRIQUE.

Les bons comptes font de bons amis. Il nous serait difficile de dénombrer—M. Thiers et M. Marrast y compris—tous les diables à qui nous avons affaire. Les tendres hôtes de l'Achéron avare (*Scherontis avari*) nous paraissent, au bon temps où nous vivons, plus innombrables que les

grains de sable d'un rivage quelconque.

Mais, en bonne vérité, les dieux sont plus rares, et nos lecteurs ne seront point fâchés, sans doute, de savoir au juste à quoi s'en tenir sur le détail du bétail divin qui broute en ce moment les sommets de l'Olympe social et communal.

D'abord, à tout seigneur tout honneur. Il y a le dieu de là-haut, le vieux, vous savez, le Géronte des bons dieux, le même qui va retomber incessamment au rang des sous-dieux, pour céder la première place au dieu Proudhon, son ennemi intime, ce dieu nouveau qui s'ingère décidément de formuler à l'autre le vieil adage républicain : Ote-toi de là que je m'y mette !

Le dieu Proudhon est donc encore pour aujourd'hui le second des dieux ; demain il sera le premier, se lassant à la fin d'être le dernier des hommes.

Il y a ensuite le dieu Fourier, dont Cantagrel est le prophète.

Puis, il y a le dieu Cabet, qui est plus malin qu'on ne pense, et qui dissimule un monde de pensées profondes sous le nom vénéré, mythologique et symbolique de la tant rêvée Icarie !

Puis, il y a le dieu Mapha, celui-là qui fume sa pipe du haut d'un nuage (de fumée), et n'a jamais connu les douceurs terrestres du cigare à quinze centimes !

Il y a aussi le dieu Sardat (Rose-Antoino-Marius), lequel affirme que dans la société nouvelle toutes les belles dames et les beaux messieurs seront habillés par des tailleurs et des couturières de Paris.

Puis il y a le dieu Pierre Leroux, l'illustre inventeur de la triade, et qui, en raison de sa loi, fait trois éditions de ses œuvres : l'une en articles de revue, l'autre en livres de librairie, la dernière en discours à l'Assemblée nationale.

Puis il y a le dieu Louis Blanc, qui a commencé par tourner au rouge, et qui achève maintenant de devenir pâle.

Enfin, il y a le dieu Ponsard, le même qui est devenu républicain sous les grands marronniers de Saint-Point, tout en contemplant le ruban rouge dont l'avait chamarré la tyrannie.

Il y a même le célèbre Dufaÿ, le dieu *in partibus*, le dieu-galopin de la critique, le même que l'on voit si souvent sur les hauteurs de Montmartre, entre un sac de farine et les ailes d'un moulin à vent, pendant que la grande ombre de ses oreilles se